

# Une touriste ordinaire face à la montagne

## Jemima Morrell dans l’Oberland bernois (1863)

Laurent Tissot

*« Dans ces montagnes, loin de la vie urbaine,  
nous avons renoué avec les grands mystères de la nature,  
laissant de côté les soucis de ce monde. »*

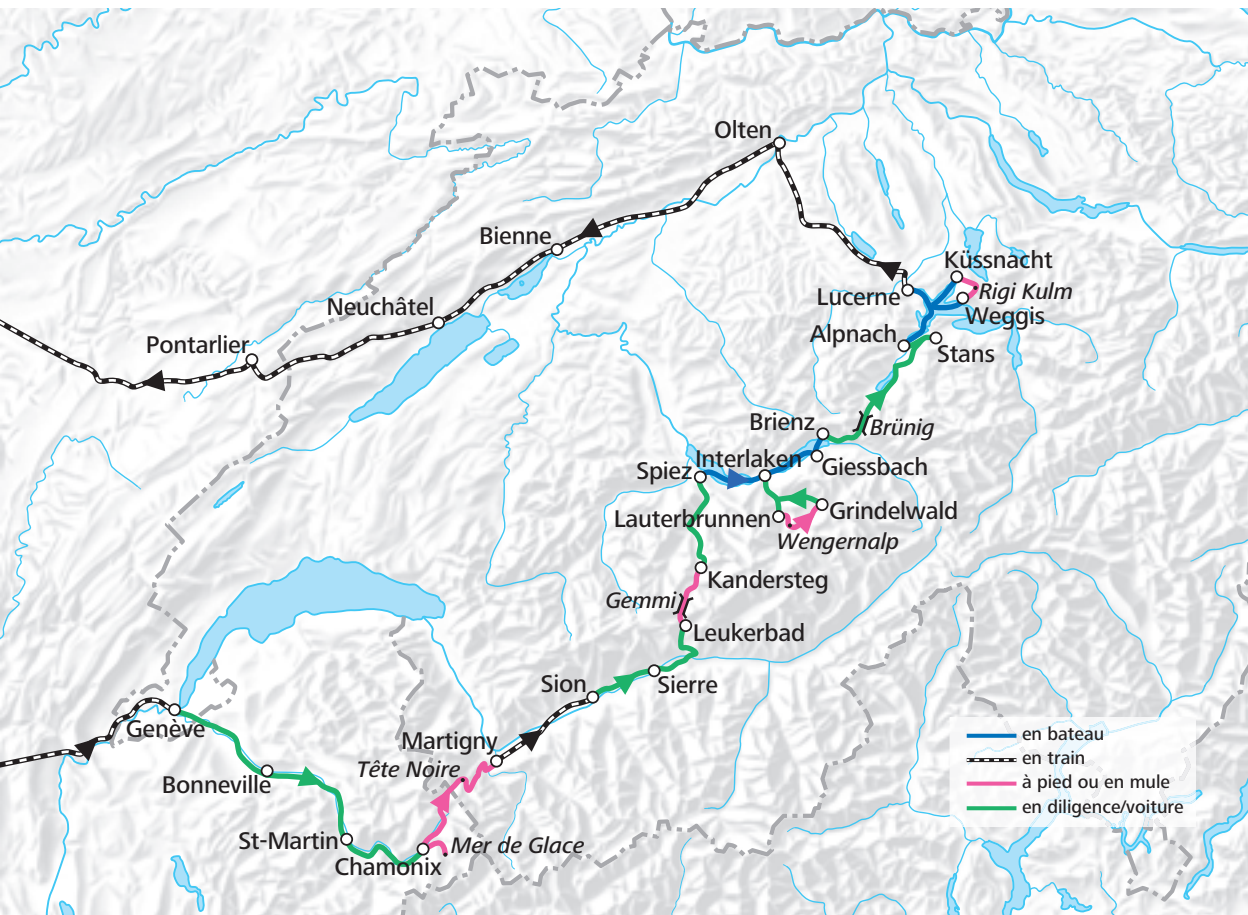
*Jemima Morrell (1832–1909)*

### 1. Des points de vue en question

Le voyage entrepris par Jemima Morrell du 25 juin au 17 juillet 1863 est, à plus d’un titre, symptomatique des transformations du tourisme au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce voyage est, d’abord, organisé, au sens où il est mis sur pied par un agent de voyage hors de la Grande-Bretagne. Dans cette perspective, l’initiative conduite par Thomas Cook (1808–1892) s’inscrit dans une industrialisation du tourisme à l’échelle internationale, l’activité restant, jusqu’à ce moment, dépendante des ressources sociales et financières des futurs participants dont les seules références étaient les guides de voyage ou d’éventuelles connaissances sur place. Avec Thomas Cook, l’ambition est de rendre le voyage à l’étranger simple et si possible bon marché. Celui qu’il réalise en juin 1863 prend les accents d’un prototype, un « voyage préliminaire », annonciateur de lancements plus systématiques d’excursions. Sous sa simplicité apparente, il se caractérise cependant par des modalités qui le rendent très aventureux et même aléatoire : l’itinéraire exact n’est pas connu à l’avance. Seuls les titres de transports Londres–Paris et retour et Paris–Genève et retour sont fournis par Thomas Cook, la direction du voyage reposant ensuite sur l’initiative des participants de même que l’hébergement et la restauration. Si on peut le considérer comme le premier voyage organisé par Thomas Cook à l’étranger, il est marqué par des adaptations constantes qui résultent des décisions des participants, Thomas Cook lui-même s’avérant parfois dépassé par les problèmes à résoudre, notamment dans la communication, peu à l’aise qu’il est dans la maîtrise des langues « étrangères ». Il quitte d’ailleurs le groupe après une semaine, laissant ses clients seuls. D’après ce qu’en dit Jemima Morrell, la suite du voyage n’a pas été plus mal. Pour la recherche d’hôtels, on s’en remet au jour le jour aux guides de voyages emportés par le groupe.<sup>1</sup> A Interlaken par exemple, l’Hôtel du Lac est trouvé « au hasard dans la liste du Baedeker, aux dépens de la fameuse Jungfrau ainsi que du Belvédère ».<sup>2</sup> En d’autres termes, le groupe ne se contente pas des établissements plus chers. De plus, sur les six participants qui poursuivent le voyage en compagnie de Jemima Morrell, trois sont plus ou moins aptes à s’exprimer en français ou en allemand, ce qui

facilite les éventuelles négociations. Il faut donc rester prudent dans l'évaluation de ce voyage organisé qui reste, à bien des égards, associé à des modalités qui laissent beaucoup de place à l'improvisation et à la débrouillardise de ses participants.

Mais ce voyage reste important. Grâce au journal que Jemima Morrell tient et qu'elle remet à la fin du périple à Thomas Cook qui en publie des extraits dans son journal, *Cook's Excursionist*, il donne déjà un aperçu des regards portés par les touristes anglais sur la Suisse.<sup>3</sup> Nous avons dit « touristes ». Même si le terme existe en anglais depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et en français depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle pour ensuite intégrer d'autres langues européennes, l'arrivée des agences de voyage sur la scène touristique change la tonalité qui est dorénavant donnée à ce type de « voyageur ».<sup>4</sup> Cette industrialisation du tourisme s'associe à l'intégration de nouvelles clientèles – clientèles moins à l'aise financièrement et moins intégrées socialement aussi dans des réseaux de connaissances que pouvaient l'être les touristes de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Certes, ces transformations sont déjà visibles auparavant comme l'a montré Michael Heafford, mais l'arrivée des agences de voyage va les accélérer.<sup>5</sup> Ce fait peut encore se vérifier dans la stigmatisation qui entoure les premiers voyages organisés par Thomas Cook dans le Royaume-Uni. Les remarques dépréciatives sur une clientèle très éloignée des élites habituées à voyager ne manquent pas.<sup>6</sup> L'exemple de Leslie Stephen (1832–1904), cofondateur de l'Alpine Club en 1857, est, à cet égard, particulièrement éclairant. Blessé à une cheville à la suite d'une excursion en juillet 1862 sur la Wengernalp et contraint à l'immobilisation à l'Hôtel Adler de Grindelwald, il ne peut s'empêcher de jeter un œil sur la clientèle qui séjourne dans l'hôtel : « J'étudiais d'un œil philosophique la nature de cette odieuse variété du genre primate, le touriste ordinaire [sic]. Ses principales caractéristiques sont, me semble-t-il après de nombreuses observations, une aversion bien ancrée pour les paysages de montagnes, une incapacité totale de vivre sans le *Times* et une conviction bien arrêtée que tous les étrangers sont membres d'une société secrète qui a pour but de lui escroquer de l'argent. [...] Bien que la présence de cette race soit fort désagréable, je ne me crois pas qualifié pour conseiller aucun procédé pour l'anéantir, comme, par exemple, de semer de l'arsenic, comme ont fait certains colons intelligents dans des cas semblables, ou de l'attirer dans les endroits dangereux des montagnes. Je me sentirais parfaitement heureux si l'on pouvait la parquer dans quelques camps de concentration [sic] répartis dans les vallées les moins belles. »<sup>7</sup>



Itinéraire suivi par Jemima Morrell et ses ami(e)s. L'émergence de la Suisse touristique. – Carte d'après : Morrell, Jemima : Voyage dans les Alpes en 1863. Carnet de route (présenté et annoté par Laurent Tissot). Yens-sur-Morges 1995, 16. © Kohli Kartografie 2019.

On peut saisir tout le dédain qui réside dans le regard de Stephen, conscient de son rang, sur ses compatriotes et la violence des solutions qu'il propose ... C'est dire qu'avec les initiatives de Thomas Cook qui démultiplie le nombre de touristes, le risque de confrontation ne peut qu'augmenter. A lire Stephen, cette nouvelle clientèle n'a de toute évidence pas les profils sociaux et symboliques qui avaient habité les voyageurs jusque-là ni les cadres de références et les codes de comportement qui étaient en usage.<sup>8</sup> Le terme commode de « classes moyennes » s'est employé à regrouper ces couches de population pour montrer leur caractère spécifique par rapport aux classes aristocratiques, à la grande bourgeoisie fortunée ou encore aux élites académiques qui les avaient précédées. Mais cela signifie-t-il que ces touristes observés avec tellement de mépris portent un regard différent sur la Suisse ? Celui-là change-t-il selon ces configurations inédites en revêtant de nouveaux aspects en lien avec les attentes générées ? Ou faut-il considérer que les représentations de ces nouvelles clientèles sont dictées par d'autres intermédiaires, les guides de voyage qui fleurissent au même moment ou encore les conférences, celles données notamment dès 1852 – plus de 2000 ! – par Albert Smith qui attirent une foule considérable de curieux et de curieuses ?<sup>9</sup> La question mérite d'être posée même si, aux yeux de Leslie Stephen, la cause semble entendue, un monde séparant la classe des « élus » et tous les autres. A la lecture de plusieurs études, l'impression demeure cependant que les Britanniques visitant la Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle portent un regard uniforme sur ce pays quelles que soient les séquences chronologiques envisagées, les modalités techniques, économiques, financières et commerciales qui animent leur activité touristique sans compter la dimension de genre ou de génération.<sup>10</sup> La vision de touristes arrogants, distants, critiques, bruyants et indifférents à l'existence des autochtones décrits comme sales, ignorants, vulgaires, grossiers et intéressés que Richard Doyle (1824–1883) a caricaturés dès 1854 dans son fameux ouvrage a traversé les âges pour aboutir à une sanction définitive.<sup>11</sup> Les Anglais aiment le paysage, mais pas ses habitants.<sup>12</sup> En ne tenant compte que de l'origine nationale du touriste, cette uniformité des représentations simplifie à l'excès des regards dont les composantes sont complexes.

La montagne est, à cet égard, particulièrement propice à une analyse. Avec d'autres, nous en avons déjà traité quelques aspects.<sup>13</sup> Dans ce contexte, comment Jemima Morrell perçoit-elle son déplacement dans le territoire helvétique et ce qu'elle y voit ? Adhère-t-elle aux poncifs transmis déjà par une longue tradition de voyageurs et de voyageuses britanniques donnant des Alpes suisses une image dépréciative de leurs habitants mais très valorisante quand il s'agit



Jemima Morrell (1832–1909). Le portrait typique d'une bourgeoise ancrée dans l'univers victorien. – Reproduit avec l'aimable autorisation de « Thomas Cook Archives ».

de parler de « paysage » ?<sup>14</sup> Ou son regard féminin se détache-t-il de ces considérations ? Dans son ouvrage sur le sublime, Ann Colley en a déjà montré quelques implications.<sup>15</sup> A la transition entre tourisme « artisanal » et tourisme « industriel », le récit de Jemima est plus qu'illustratif de l'engouement pour le voyage et les Alpes. Il laisse entrevoir d'autres composantes, soit les fondements d'un voyage organisé à la « Thomas Cook » et des dispositifs qui accompagneront ses futures clientèles quant au choix des modes de transport, des hôtels, des distractions, des relations avec les prestataires des services et des choses à voir.

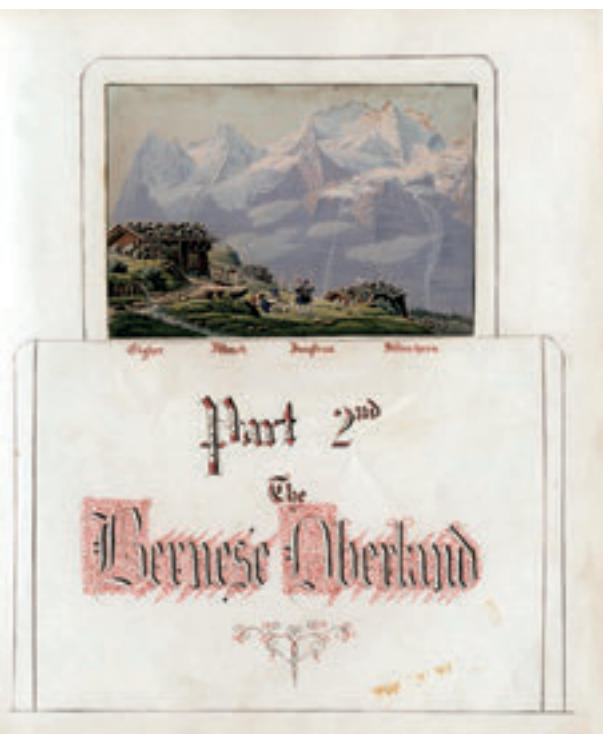
Son déplacement dans l'Oberland bernois nous servira de support d'analyse. C'est une des parties centrales du récit. Regroupés dans la partie II qui inclut aussi et curieusement la région du Righi – l'un des passages obligés en Suisse –, les propos sont parsemés de dessins et d'illustrations dans un album qui est confectionné à son retour. Jemima et ses amis passent en réalité quatre jours dans l'Oberland bernois : du samedi 4 juillet au mercredi 8 juillet qui les voit repartir par le col du Brünig vers Lucerne et le Righi. Ces quatre jours leur permettent d'admirer la cascade du Staubbach, puis Interlaken, la Wengernalp, Grindelwald et enfin le Giessbach, cinq hauts lieux des Alpes bernoises dont la réputation ne cesse de croître. La rédaction du récit est soumise à plusieurs influences. Les références à différents auteurs, poètes, artistes, écrivains britanniques nous indiquent clairement que Jemima Morrell – âgée de 31 ans lorsqu'elle aborde les Alpes – est munie d'une « culture » romantique, littéraire et philosophique, qui suggère une éducation poussée. Issue d'un milieu relativement aisé – son père est actif dans le monde bancaire –, Jemima bénéficie de temps libre. L'introduction à son ouvrage montre que le voyage de plaisir n'est pas quelque chose d'inconnu. Avec ses amis, la question à résoudre est de déterminer le lieu de la prochaine destination dès lors que « tout le monde est allé en Ecosse, certains d'entre nous sont allés à la pointe de Cournaille, l'Irlande ne fait pas l'unanimité, l'Exposition universelle nous a tous fatigués de Londres, Scarbro n'a d'intérêt que pour les invalides et les enfants ; la région des Lacs nous l'avons déjà faite voici quelques années, et Fleetwood est pire encore que Scarbro ». <sup>16</sup> Jemima jouit d'une incontestable maîtrise des usages du voyage : avec qui voyager ? comment voyager ? comment se comporter ? à qui s'adresser ? comment négocier ? Toutes ces questions n'impliquent aucun affolement ni désarroi. Jamais, le groupe n'est pris au dépourvu dans ses pérégrinations, le trait d'humour transformant en joyeuses scènes les embarras auxquels il se heurte inévitablement. L'érudition de Jemima ne l'empêche cependant pas de recopier sans scrupule des extraits de guides de voyage, notamment celui de

John Murray (1778–1843), comme l'indique Jan Palmowski qui en a fait une lecture comparée.<sup>17</sup> Pour la description de Giessbach, elle reprend mot pour mot le guide anglais. Ce qui ne veut pas dire qu'elle est complètement soumise aux appréciations d'autrui. Elle montre clairement ses désaccords sur des jugements de John Ruskin (1819–1900) repris par le même Murray.

## 2. The Bernese Oberland

« Nous sommes debout à quatre heures et demie. Et, dans notre hâte d'attraper le bateau à vapeur du lac de Thoune, à Spiez, le petit déjeuner à peine terminé, nous avons sauté dans une vieille carriole tirée par une paire de chevaux robustes. Sur les collines abruptes qui dévalent vers Frutigen, les chalets qui bordent la route sont les plus sophistiqués que nous ayons pu voir jusqu'ici, et les jardins sont les mieux tenus, comme ce nouvel hôtel aux pelouses impeccables. Nous nous trouvons désormais, et visiblement, en pays protestant. »<sup>18</sup>

Ce sont par ces propos que Jemima aborde l'Oberland bernois le 4 juillet 1863. Venant de Kandersteg où ils avaient passé la nuit à l'Hôtel de l'Ours, Jemima et ses amis entament la longue descente qui les amène à Spiez, sur une distance de 26 kilomètres. Un premier élément qui en ressort est le souci de l'horaire, d'où l'empressement à se lever tôt et à prendre un moyen de transport efficace afin de ne pas rater le bateau à vapeur à Spiez. La vitesse n'est pas un terme anachronique sous la plume de Jemima car elle a déjà utilisé des modes de transport beaucoup plus rapides, le chemin de fer, notamment pour venir en Suisse entre Londres et Genève. Mais elle sent toute l'importance d'un déplacement qui doit s'adapter aux spécificités topographiques du lieu : « les collines abruptes qui dévalent » indiquent les aspérités d'un parcours accidenté. Même si l'utilisation d'une « vieille carriole » peut mettre en péril l'équipage, la robustesse des chevaux compense ce déficit.<sup>19</sup> Avant toute chose, Jemima Morrell nous informe du fait qu'elle maîtrise son déplacement et connaît à l'avance les contraintes qui pèsent sur lui. Si cette hâte est possible, c'est que l'état de la route le permet. La domestication de la montagne passe par une attention portée à s'y déplacer avec rapidité et sûreté.<sup>20</sup> En filigrane, Jemima Morrell ne peut être qu'admiration devant l'efficacité du réseau bernois et de son entretien.<sup>21</sup>



Jemima Morrell prend beaucoup de soin, à son retour, pour faire de son témoignage un véritable album avec des illustrations colorisées de sa main et une calligraphie à la hauteur de ses ambitions. – Reproduit avec l'aimable autorisation de « Thomas Cook Archives ».





## Interlachen.

From back, & front of our hotel sounds most unmistakable greet our ears on this Sunday morning of July 5<sup>th</sup>. The dull heavy fall of the wooden table as it struck down the stillness, & the voices of Swiss idlers with the animation before our windows & on the lake a boat was getting up its steam for a trip to the foot of the mountain. The Sabbath at Interlachen little other plan is on. In continent seems to be kept as a weekly holiday, engraving the activity of the pleasure sector. All eleven



The Cave of the Mountain

11<sup>th</sup> 11. 11. & 10<sup>th</sup> James saw early & walked to the glacier, & through the ice grotto, a tunnel cut in the ice for 20 or 30 yards, through which the light passed, showing the brown & red colour of the ice in a marvellous

Ce premier élément est à mettre en relation avec un second, qui n'est pas surprenant quand on discerne mieux qui elle est : sa préoccupation à bien inscrire ce déplacement dans son contexte non seulement spatial, mais aussi religieux. Le « pays protestant » est accolé à une appréciation qui ne laisse aucune équivoque : la religion des habitants du pays est rendue visible par l'état de la route mais aussi par la propreté et l'agencement des maisons. Jemima est empressée d'en faire part après avoir uniquement traversé, depuis son arrivée sur le continent le 26 juin 1863, des territoires catholiques. Dans l'histoire des voyages, la distinction religieuse apparaît comme une constante : la question « où sommes-nous ? » agit comme un ressort dans ce qui apparaît au voyageur et ce qui l'amène à des conclusions renforçant ou justifiant le stéréotype. Ce qui ne signifie pas que le regard qu'elle porte sur les pays catholiques est hostile. Le constat reste cependant dur sur la pauvreté des lieux. En traversant Vallorcine, village de montagne savoyard, implanté à la frontière franco-suisse, sur le chemin qui la mène vers le Valais, elle ne peut s'empêcher de remarquer que « comme il fallait s'y attendre, l'ignorance, l'indigence, et la crasse sont le lot des gîtes de la vallée ». L'observation suit la description d'une chapelle « parée de fleurs artificielles de pacotille et ornée d'inscriptions annonçant vingt ou quarante indulgences journalières pour qui se prosternera devant le saint patron du pays ». <sup>22</sup> On ne saurait être plus clair. On est encore saisi par son exaspération lorsque le groupe est accosté à Weggis dans le canton de Lucerne par un « essaim de parasites qui fond sur nous, agitant des poignées de cerises au son de « *Vingt centimes ! vingt centimes !* » ». Une nouvelle intrusion de ces vendeurs pousse même l'une des membres à sortir de ses gonds haranguant « l'ennemi aussi vertement que son langage châtié le lui permet ». <sup>23</sup> Mais le paroxysme est peut-être atteint lorsque, sur le bateau qui l'emmène à Weggis sur le lac des Quatre-Cantons, elle se trouve en face d'un « prêtre imposant et peu ragoûtant, marmonnant ses *Paster noster* ». <sup>24</sup> Le fait reste que l'arrivée dans un pays protestant est clairement annoncée. A Interlaken, Jemima ne manque pas d'assister au culte qui est donné dans le chœur de l'église pour les touristes anglais de passage. C'est donc sous le signe d'une indiscutable modernité qu'est présenté l'Oberland bernois. On la sent confiante, à l'aise, presque soulagée de pouvoir tenir des horaires dans des lieux très escarpés, pas facilement disposés à autoriser un voyage rapide et sans danger ainsi que d'évoluer dans une nature libérée de l'obscurantisme catholique. On retrouve cet intérêt pour l'efficacité bernoise dans l'utilisation du mode de transport suivant, le bateau à vapeur. « A la hauteur du Château de Spiez, dont la silhouette pittoresque se découpe au pied du

Niesen, une barque nous emporte sur les eaux vertes du lac de Thoune, pour y attendre le bateau à vapeur qui pointe à l'horizon. »<sup>25</sup> Le bateau n'accoste pas mais, à l'exemple des lamaneurs à l'œuvre sur les ports de la Manche, attend les passagers venant à bord d'une barque.<sup>26</sup> L'exercice peut s'avérer très périlleux en cas de tempête, mais le personnel du lac de Thoune semble maîtriser le transbordement sans accroc apparent.

La randonnée n'est pas pour autant synonyme d'une indifférence à la vue qui s'offre au groupe d'amis. L'attention à la nature est constante. « Notre itinéraire conserve toute sa beauté bien que nous tournions le dos au Kienthal, et au triple joyau de la Blümlisalp » mais ce décor n'est encore rien avec ce que le groupe découvre sur le bateau qui l'emmène à Interlaken. « Le panorama qui s'offre à nous pendant cette demi-heure sur l'eau est d'une beauté inimaginable, et nous fait regretter de ne pas avoir le temps d'atteindre Thoune pour y jouir depuis son cimetière de la vue admirable du lac. »<sup>27</sup> Les qualificatifs dépassent tout ce que l'imagination peut suggérer. Entre la beauté « inimaginable » et la vue « admirable », l'auteure reste médusée par ce qu'elle voit. En se rendant à Giessbach sur le lac de Brienz, elle exprime les mêmes sentiments notant que « l'après-midi est magnifique, et cette croisière tranquille sur le lac, délicieuse ». <sup>28</sup> A côté du moyen de transport, le bateau à vapeur est aussi à considérer comme un outil qui permet de voir et de contempler le spectacle. Poste d'observation abrité, il file sur l'eau et se déplace à l'abri des regards indiscrets. En ce sens, il isole le voyageur et le fait pénétrer dans la nature sans la toucher, à l'écart des dangers. Jemima en rend superbement compte et montre le rôle central de la navigation lacustre dans le développement du tourisme en Suisse qu'on a trop fait reposer sur le chemin de fer. Les lacs de Thoune et de Brienz en sont des exemples très éloquents.<sup>29</sup>

Mais son témoignage relate aussi les regrets d'un voyage limité dans le temps. Thoune ne peut pas être vu parce que le temps manque, ce qui découle de la pression exercée par l'horaire, l'agencement des « choses à voir » n'étant pas sans sacrifice sur les choix à opérer. C'est qu'au bout de ce déplacement, un autre mode de transport l'attend, la voiture attelée qui l'emporte vers Lauterbrunnen et le Staubbach. C'est le signe des nouvelles modalités qui entourent dorénavant l'art de voyager dans la perspective de Thomas Cook, le tourisme étant aussi affaire de gestion du temps pour des clientèles dont les ressources financières ne sont pas illimitées.

Le temps passé à se déplacer n'exclut pas le spectacle de la nature même si l'exercice peut être simultané. Jemima et ses amis sont venus en Suisse avant

tout pour « voir » et l'Oberland bernois leur donne beaucoup de choses « à voir ». Mais avant de nous concentrer sur cette attirance telle que le groupe la ressent et la diffuse, il nous faut nous arrêter sur le rapport qu'il entretient envers les autochtones. Qu'on le veuille ou non, un voyage est fait de rencontres, plus ou moins voulues, plus ou moins annoncées et plus ou moins agréées. Or l'un des principaux avantages de voyager avec Thomas Cook – et ce sera l'un des points forts de son succès – est de débarrasser le touriste de tous les soucis matériels et donc de réduire autant que faire se peut les négociations avec les intermédiaires sur place, autant de pertes de temps que d'embarras à engager la conversation avec des inconnus. La mise en place progressive d'une technologie touristique assure l'émergence d'un véritable système « Cook » qui a pour objectif d'éviter tout contact entre le client et l'environnement humain.<sup>30</sup> Le touriste doit être tout entier livré à son plaisir, celui de voir et d'admirer. Le voyage préliminaire auquel participent Jemima et ses amis est loin de répondre, on l'a vu, à ce principe. Laissé seul au bout d'une semaine, le groupe assure lui-même, avec plus ou moins de bonheur, l'intendance en termes de déplacement, de restauration et d'hébergement. Ces dispositions impliquent d'entrer en contact avec ceux qui peuvent leur apporter les services attendus. Il est vrai que les capacités d'interprète de trois participants facilitent les démarches.

Comment ces fréquentations imposées sont-elles gérées par Jemima ? Il est intéressant de relever que, au tout début de son récit, elle procède à une présentation des personnages qui participent à l'excursion ou en rendent possible la réalisation, les « *dramatis personae* » comme elle les décrit. Outre les sept membres du groupe et quelques autres accompagnants épisodiques, elle tient à mentionner, en queue de listes, les « guides, hôteliers, douaniers, mendiants, policiers et autres » rencontrés sur le chemin. A l'évidence, nul a priori ou aver-sion ne l'empêche de se frotter aux gens du lieu. A l'opposé de ce qu'elle a pu ressentir en terres papistes, elle semble évoluer avec plus de sérénité dans l'Oberland. Surpris par un orage à la sortie d'Interlaken alors que le groupe se rend en voiture à Lauterbrunnen, les chevaux sont pris de frayeur et entraînent, dans leur panique, le bris d'un moyeu de la voiture près de l'échoppe d'un cordonnier. Jemima tient immédiatement à préciser que ce dernier « se précipite pour nous aider, et ordonne à son fils d'aller chercher, pour notre confort, des chaises chez les voisins ».<sup>31</sup> L'attitude est identique chez le guide qui conduit le groupe dans l'exploration du glacier inférieur à Grindelwald. « Son dialecte germanique nous est incompréhensible. Néanmoins, il est extrêmement prévenant avec les dames. »<sup>32</sup> D'abord intrigué, mais rapidement conquis, le groupe

savoure aussi le son d'un cor des Alpes joué spontanément par un homme au détour d'un chemin. « Les notes fondent dans l'air, à une cadence régulière, et la montagne les fait vibrer encore et encore. »<sup>33</sup> Si ces rencontres ne sont pas à mettre au crédit d'une recherche effrénée de l'autre, elles poussent Jemima à mieux comprendre ce qu'est l'autre.

Répetons-le : Jemima n'est pas une néophyte dans « l'art de voyager », ceci pouvant expliquer cela. Si on ne décèle aucune antipathie, peut-on caractériser son attitude comme empathique ? Car les exemples ne manquent pas où les raisons de se plaindre peuvent générer non seulement un profond agacement mais surtout une grande méfiance. Sur la route qu'elle suit à son retour de la cascade du Staubbach à Lauterbrunnen, elle est très incommodée par les jeunes mendiants qui « proposent ici une fleur, là un caillou » et qui sont prêts à fondre sur le voyageur ingénu ... Ou à Interlaken, avant de prendre le bateau pour Giessbach, d'après discussions retardent le groupe, le porteur tentant de « nous extorquer un prix supérieur à celui convenu ». Ou encore à Lauterbrunnen, où l'équipe négocie âprement les « propositions scandaleusement élevées d'un essaim de guides ». Certes ces histoires se retrouvent à l'envi dans les récits de voyageurs qui accèdent à l'idée que « les touristes sont la denrée principale des vingt-deux cantons suisses ». <sup>34</sup> La distinction religieuse, très présente on l'a vu dans ses déplacements helvétiques, n'a plus lieu d'être ici. Le territoire national retrouve une homogénéité sous le coup des attentes et des convoitises que le tourisme fait naître au sein de la population.

Les impressions de Jemima sont donc mélangées. Elle n'est pas dupe qu'elle se trouve en pays étranger et, même munie d'expériences antérieures et entourée de ses amis, elle reste sur ses gardes. La familiarité n'est pas de mise même si l'habitant offre son aide dans des situations difficiles ou se conforme à des préceptes religieux qui lui sont proches. On peut mieux comprendre ces sentiments à Interlaken où elle assiste à un culte anglais qui la reconforte puissamment. « Quel soulagement de se retrouver entre nous après des jours entiers en compagnie d'étrangers, et de prier ensemble pour la gloire de notre bonne vieille Angleterre. »<sup>35</sup>

Claude Reichler nous a bien montré comment le regard se construit et comment est élaborée la notion de paysage.<sup>36</sup> La beauté d'une montagne, la splendeur d'une vue n'ont en soi rien d'inné. Elles le deviennent au-travers d'une grammaire des lieux, dictant chez celle ou celui qui la lisent la croyance à les aborder comme tels. La naissance du « paysage » et son exploitation sont des processus complexes déterminés par des enjeux politiques, sociaux, culturels,

techniques, économiques qui s'entremêlent. Regarder un territoire n'est jamais neutre, s'en éblouir non plus. Celui qui en est l'auteur en donne toujours une lecture particulière. Cette esthétique de l'œil est sous-tendue par des jugements de valeur, des intérêts pratiques, des enjeux stratégiques, des critères politiques. Jemima Morrell et ses amis n'échappent pas à ce canevas et le regard qu'ils portent est réglé par plusieurs déterminants qui assurent l'attraction de la montagne. Sous couvert de culture romantique, il nous faut préciser les modalités qui fondent ce désir de voir.

Voir la montagne parce que, vue de loin, elle est belle a déjà été évoqué avec l'intermédiaire du bateau à vapeur. Glissant sur les lacs de Thoune et de Brienz, le bateau permet une approche douce et mesurée, sans danger. En épurant l'environnement immédiat de tout ce qui l'enlaidit – seule l'eau l'entoure –, il sert de premier cadrage à ce qui va être foulé par la suite, à pied ou en diligence. En l'occurrence, c'est le mode de transport ou le moyen technique qui délimite la façon d'observer, source d'éblouissement.<sup>37</sup> De ce poste d'observation ambulante, la verticalité du regard s'opère de bas en haut. Lever la tête est le mouvement qui est prescrit. Mais en tout état de cause, le bateau ne donne qu'un avant-goût. Le but ultime – et c'est ce qui fait la fascination pour la montagne – est de pouvoir inverser le sens de cette verticalité. Il ne s'agit pas de lever la tête pour admirer, il s'agit de la baisser pour mieux dominer. Cette fascination pour la hauteur est le point d'ancrage, pour certains, de la naissance d'une civilisation si l'on suit les propositions de Nicolas Giudici et dont Horace-Bénédict de Saussure (1740–1799) en se hissant sur le Mont Blanc en 1787 marque le début.<sup>38</sup> On sent Jemima prise par cette folle envie de pouvoir s'approcher au plus près de ces montagnes et de les « toucher » en s'engouffrant dans la voiture attelée qui les emmène à Lauterbrunnen. Elle a déjà eu l'occasion d'expérimenter ces sentiments de plénitude à la vue notamment du glacier du Montanvert près de Chamonix ou lors du passage de la Tête Noire avant de descendre vers Martigny avec la vue sur la vallée du Rhône. « Oh ! gentil lecteur [...], s'exclame-t-elle, puisse votre rétine être émaillée de la grandeur de cet incomparable paysage, je ne la gâterais point par une description maladroite. »<sup>39</sup> En abordant l'Oberland bernois, elle ne sera pas déçue tant elle revit, avec une intensité décuplée, les mêmes joies. En route pour la Wengernalp, les arrêts sont nombreux pour admirer « le merveilleux panorama. A gauche, la Jungfrau et ses satellites couverts de neige, à droite, Interlaken assoupie dans le soleil – le Château d'Unspunnen, les collines –, les lacs de Thoune et de Brienz, l'isthme qui les relie comme un ruban de terre. Plus loin encore, se dressent le

Niesen et bien d'autres pics dont nous ignorons le nom. Une demi-heure de marche nous mène au sommet de Wengernalp, en face duquel se tient l'Eiger, droit et pointu comme une sentinelle, le Mönch encapuchonné, la Jungfrau chatoyante, le Silberhorn, et le Schreckhorn, appelé à juste titre l'Empereur de la Vallée. »<sup>40</sup> L'utilisation du terme de « panorama » n'est pas anodine. Elle traduit un mouvement artistique et technique très en vogue dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle qui met en évidence l'attraction pour le point de vue qui surplombe.<sup>41</sup> C'est une forme d'appropriation qui se matérialise, notamment dans les guides de voyage, par l'édition de vues panoramiques avec l'indication des sommets et leur altitude.<sup>42</sup> En s'en servant, Jemima donne l'illusion de dominer l'espace. Nul doute que, lorsqu'elle rédige le passage, l'aide des guides a dû lui être très précieuse.

L'arrivée à un sommet et la jouissance d'une vue surplombante ne sont pas acquises sur un simple claquement de doigts. Elles se méritent dès lors qu'il ne faut plus compter « que sur nos jambes et nos alpenstocks ». <sup>43</sup> L'effort physique est la condition sine qua non à l'éblouissement avant que funiculaires et autres chemins de fer de montagne en facilitent l'accès. <sup>44</sup> La marche à pied n'a jamais perdu de son importance dans un contexte qui voit pourtant les modes de transport connaître des améliorations techniques. <sup>45</sup> Après l'excursion sur la Wengernalp, le groupe connaît même de plus grands frissons en parcourant le glacier de Grindelwald. Jemima ne cache pas les moments d'inquiétude à l'abord des abîmes qu'elle côtoie ou le long des crevasses qu'elle visualise. C'est la seule fois où visiblement elle envisage l'accident mortel. « Notre chemin, entravé par de nombreux troncs d'arbres, surplombe un précipice – un seul faux pas et c'en est terminé. » <sup>46</sup> Mais ce n'est encore rien face à ce qui l'attend par la suite. En suivant un chemin de fortune bordé d'une balustrade qui « fait figure d'allumette, [...] certaines [dames] choisissent de contempler les merveilles du glacier de loin, de peur de connaître la gloire posthume de Mr. Mouron ». <sup>47</sup> L'excursion n'est pas sans danger et Jemima en est pleinement consciente. Mais tout le long de ce récit, la confiance règne, confiance dans le guide qui accompagne le groupe, confiance dans les dispositifs même fragiles permettant d'avancer dans des endroits escarpés (chemins balisés, balustrades, planches de bois rivetées). Si la marche à pied est indispensable pour atteindre les endroits surplombants, elle fait aussi entrer pleinement le marcheur dans le cœur de la montagne, l'effroi côtoyant désormais le sublime, l'un ne faisant plus qu'un avec l'autre.

Cette excursion atteste aussi de la prudence dont le groupe fait preuve, prudence des dames certes mais prudence tout de même à l'opposé des comportements des hommes du groupe qui « accompagnés du guide, se lancent dans l'aventure au milieu des crevasses, découvrant au passage une rivière, des cascades et des grottes de glace. Leur plus grand exploit à nos yeux est d'être revenus sains et saufs par cette échelle de poulailler verglacée. »<sup>48</sup> C'est le seul passage où Jemima décrit des attitudes différentes selon le sexe.

### **3. Conclusion**

De leur randonnée dans l'Oberland bernois, Jemima Morrell et ses amis ne ressortent pas indemnes. Après une longue excursion réalisée au col de la Wengernalp, ils savourent la plénitude du moment. « Nous sommes tous conscients que le souvenir de ces exquises journées constitue un trésor pour notre vie entière. »<sup>49</sup> Parler de transformations de leurs personnalités serait excessif. Mais la jouissance d'expériences nouvelles qui est au cœur de l'activité touristique assure, pour un temps, l'évanouissement des routines et l'annihilation de toute préoccupation du temps. Jemima traduit ces sentiments à travers un voyage qui inaugure une nouvelle ère : celle de l'accession par des dispositifs inédits, même s'ils sont encore très imparfaits, de nouvelles couches sociales – les classes moyennes – aux loisirs touristiques.

Pouvons-nous pour autant classer Jemima dans la rubrique si délicatement définie par Leslie Stephen de « touriste ordinaire » ? Son penchant pour l'écriture et le dessin, son indépendance et sa drôlerie, mais son attachement à garder près d'elle des vade-mecum qu'elle consulte souvent et qu'elle recopie sans vergogne façonnent un profil de touriste qui oscille entre une totale soumission à des conventions préétablies qui l'emprisonnent dans des attitudes convenues et des audaces qui l'en détachent fortement par une égale propension à s'auto-railler et à s'égayer des moindres scènes pittoresques. Jemima aime rire et se délecter des spectacles qu'elle peut admirer. A cet égard, Leslie Stephen est peut-être plus dépendant de ses propres présupposés de classe que Jemima Morrell avec ses éclats de rire. Il faut certes garder à l'esprit que son récit sert de texte publicitaire à Thomas Cook qui le diffuse à sa future clientèle pour la convaincre qu'un voyage en Suisse ne comporte aucun danger. Jemima l'aurait-elle tu à dessein ?



L'Oberland bernois est, à cet égard, le lieu d'impressions nuancées. D'un côté, les qualités de cet espace sont ressenties dans ce qui permet à Jemima de s'y identifier, la culture protestante notamment qui l'en rapproche par ses réalisations (modernité des routes, efficacité des transports, respect des horaires, propreté des lieux, aménagement des hôtels, aptitude des guides et serviabilité des habitants). Mais d'un autre côté, elle ressent également la perversité de cette activité, le tourisme, qui donne naissance à des attitudes jugées dépravées, indépendamment des lieux où elles se déroulent, notamment l'âpreté au gain et l'avidité des intermédiaires. C'est dans cet entrelacs que Jemima oscille, entrelacs fait d'admiration et de rejet, de jouissances et de fatigues, d'émerveillement et de craintes, de liberté et de contraintes.

---

### Notes

- <sup>1</sup> Sur ce voyage « préliminaire », cf. Tissot, Laurent : Histoire du tourisme en Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle. Les Anglais à la conquête de la Suisse. Neuchâtel 2017, 203–206.
- <sup>2</sup> Morrell, Jemima : Voyage dans les Alpes en 1863. Carnet de route. Présenté et annoté par Laurent Tissot. Yens-sur-Morges 1995, 109.
- <sup>3</sup> Archives Thomas Cook, Morrell, Jemima : The Proceedings of the Junior United Alpine Club, 1863. Le manuscrit fait l'objet d'une publication chez Putnam à Londres à l'occasion du centième anniversaire de ce voyage. Miss Jemima's Swiss Journal. The First Conducted Tour of Switzerland. London 1963 (reprinted in 1999, 2000, 2001, 2002). Il a été traduit et publié en français (cf. note 2). Il a fait aussi l'objet d'une traduction en allemand : Miss Jemimas Journal. Mit Thomas Cook auf der ersten Reise in die Schweizer Alpen. München 2015.
- <sup>4</sup> Buzard, James : The Beaten Track. European Tourism, Literature, and the Ways to Culture, 1800–1918. London 1993.
- <sup>5</sup> Heafford, Michael : Between Grand Tour and Tourism. British Travellers to Switzerland in a Period of Transition, 1814–1860. In : Journal of Transport History 27 (2006), 25–47.
- <sup>6</sup> Cf. Hampel, Christian E. ; Tracey, Paul : How Organizations Move from Stigma to Legitimacy. The Case of Cook's Travel Agency in Victorian Britain. In : Academy of Management Journal 60 (2014). <https://journals.aom.org/doi/10.5465/amj.2015.0365> (Version online du 13.11.2018).
- <sup>7</sup> Stephen, Leslie : Le terrain de jeu de l'Europe. Paris 2003, 91–92. (Première édition en anglais The Playground of Europe. London 1871, 150–152.)
- <sup>8</sup> Sur l'Alpine Club, Tailland, Michel : L'Alpine Club (1857–1914). In : Hoibian Olivier (dir.) : L'invention de l'alpinisme. La montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée (1786–1914). Paris, Berlin 2008, 29–74.
- <sup>9</sup> Sur les guides de voyage, parmi une abondante littérature, cf. Devanthéry, Ariane : Itinéraires. Guides de voyage et tourisme alpin, 1780–1920. Paris 2016. Sur Albert Smith, Bevin, Darren : Cultural climbs. John Ruskin, Albert Smith and the Alpine Aesthetic. Saarbrücken 2010.
- <sup>10</sup> Cf. entre autres, Massingham, Hugh ; Massingham, Pauline : The Englishman Abroad. London 1962 ; Wraight, John : The Swiss and the British. Wilton, Salisbury 1987.

- <sup>11</sup> Doyle, Richard : *The Foreign Tour of Messrs. Brown, Jones and Robinson. Being the History of What They Saw and Did in Belgium, Germany, Switzerland & Italy, 1864.*
- <sup>12</sup> Pour quelques éléments, on peut se reporter au classique, *Le voyage en Suisse. Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX<sup>e</sup> siècle*, éd. établie et présentée par Reichler, Claude ; Ruffieux, Roland. Paris 1998. Cf. aussi Michalkiewicz, Katarzyna ; Vincent, Patrick : *Victorians in the Alps. A Case Study of Zermatt's Hotel Guest Books and Registers.* In : Hill, Kate (éd.) : *Britain and the Narration of Travel in the Nineteenth Century. Texts, Images, Objects.* Farnham 2016, 75–90.
- <sup>13</sup> Tissot, Laurent : *La magie de la montagne ou du bon usage des stéréotypes dans l'imaginaire touristique helvétique (19<sup>e</sup>–20<sup>e</sup> siècles).* In : Engler, Balz (éd.) : *Wir und die Anderen. Stereotypen in der Schweiz.* Fribourg 2012, 231–243 ; Tissot, Laurent : *La Suisse sans Suisses. Les guides de voyage dans la construction d'une identité nationale (1840–1880).* In : *Revue d'Allemagne* 1998, 443–456 ; Granet-Abisset, Anne-Marie : *Figurer l'archaïsme. Le « crétin des Alpes » ou l'altérité stigmatisante.* In : Granet-Abisset, Anne-Marie ; Rigaux, Dominique (dir.) : *Image de soi, image de l'autre. Du portrait individuel aux représentations collectives.* Grenoble 2010, 259–286.
- <sup>14</sup> Comme Patrick Vincent nous le fait ressortir de façon saisissante pour la période « révolutionnaire », cf. *La Suisse vue par les écrivains de langue anglaise.* Lausanne 2009.
- <sup>15</sup> Colley, Ann C. : *Victorians in the Mountains. Sinking the Sublime.* Burlington 2010 ; et Roche, Clare : *Women Climbers 1850–1900. A Challenge to Male Hegemony ?* In : *Sport in History* 33 (2013), 236–259.
- <sup>16</sup> Morrell (cf. note 2), 30.
- <sup>17</sup> Palmowski, Jan : *Travels with Baedeker. The Guidebook and the Middle Classes in Victorian and Edwardian England.* In : Koshar, Rudy (éd.) : *Histories of Leisure.* Oxford, U.K. 2002, 110–112.
- <sup>18</sup> Morrell (cf. note 2), 103.
- <sup>19</sup> Sur la vitesse, cf. Studeny, Christophe : *L'invention de la vitesse. France, XVIII<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècles.* Paris 1995.
- <sup>20</sup> Schiedt, Hans-Ulrich : *Die Entwicklung der Strasseninfrastruktur in der Schweiz zwischen 1740 und 1910.* In : *Jahrbuch für Wirtschaftsgeschichte* 48,1 (2007), 39–54.
- <sup>21</sup> Flückiger, Daniel : *Strassen für alle. Infrastrukturpolitik im Kanton Bern 1790–1850.* Baden 2011.
- <sup>22</sup> Morrell (cf. note 2), 72.
- <sup>23</sup> *Ibid.*, 132f.
- <sup>24</sup> *Ibid.*, 128.
- <sup>25</sup> *Ibid.*, 103.
- <sup>26</sup> Walton, John : *The English Seaside Resort. A Social History, 1750–1914.* Leicester, New York 1983, 40.
- <sup>27</sup> Morrell (cf. note 2), 103.
- <sup>28</sup> *Ibid.*, 118.
- <sup>29</sup> Ebener, Hans-Anton : *Die Entwicklung der Schifffahrt auf dem Thuner- und Brienersee (17.–19. Jahrhundert) unter besonderer Berücksichtigung der Dampfschifffahrt des 19. Jahrhunderts.* Bern 1991.
- <sup>30</sup> Sur ces aspects, cf. Tissot (cf. note 1), 209–252.
- <sup>31</sup> Morrell (cf. note 2), 103.

- <sup>32</sup> Ibd., 116.
- <sup>33</sup> Ibd., 110.
- <sup>34</sup> Ibd., 105, 118, 110, 132.
- <sup>35</sup> Ibd., 107.
- <sup>36</sup> Reichler, Claude : La découverte des Alpes et la question du paysage. Chêne-Bourg/Genève 2002 ; cf. aussi Della Dora, Veronica : Putting the World into a Box. A Geography of Nineteenth-Century « Travelling Landscapes ». In : *Geografiska Annaler* 89 (2007), 287–306.
- <sup>37</sup> Desportes, Marc : Paysages en mouvement. Transports et perception de l'espace, XVIII<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècle. Paris 2005. L'auteur ne traite pas du bateau.
- <sup>38</sup> Giudici, Nicolas : La philosophie du Mont Blanc. De l'alpinisme à l'économie immatérielle. Paris 2000.
- <sup>39</sup> Morrell (cf. note 2), 75.
- <sup>40</sup> Ibd., 111.
- <sup>41</sup> Robichon, François : Le panorama, spectacle de l'histoire. In : *Le Mouvement social* 131 (1985), 65–86 ; Cavelti Hammer, Madlena : Panoramen für Touristen. In : Schweizerisches Alpines Museum (éd.) : *Augenreisen. Das Panorama in der Schweiz*. Bern 2001, 90–109.
- <sup>42</sup> Le guide d'Ebel – qu'apparemment Jemima Morrell n'utilise pas – en est un des promoteurs. Cf. Devanthéry (cf. note 9), 267 et note 16.
- <sup>43</sup> Morrell (cf. note 2), 110.
- <sup>44</sup> Tissot, Laurent : La quête du haut. Les lignes ferroviaires touristiques dans le canton de Vaud jusqu'à la seconde guerre mondiale. In : *Revue historique vaudoise* 114 (2006), 195–212.
- <sup>45</sup> De Baecque, Antoine : La traversée des Alpes. Essai d'histoire marchée. Paris 2014.
- <sup>46</sup> Morrell (cf. note 2), 117.
- <sup>47</sup> Du nom d'un pasteur de Vevey qui, s'appuyant sur son alpenstock lors d'une observation scientifique en 1821, fut précipité dans le vide lorsque celui-ci se rompt. Jemima a pu voir sa tombe lors de la visite, la veille, du cimetière de Grindelwald. Ibd., 112 et 117.
- <sup>48</sup> Ibd., 117–118.
- <sup>49</sup> Ibd., 116.